



AFFICHES

Belle Époque

EXPO 09.05.18 > 03.09.18

Musée de la Ville de Bruxelles - Maison du Roi

DOSSIER DE PRESSE

VILLE DE BRUXELLES
STAD BRUSSEL
CITY OF BRUSSELS



Avant-propos

C'est le printemps, bientôt l'été. L'occasion pour le Musée de la Ville de Bruxelles de vous présenter une nouvelle exposition estivale et colorée intitulée « Affiches Belle époque ». Consacré à l'histoire de Bruxelles, le Musée vous invite cette fois à vous plonger dans le Bruxelles de la Belle époque. Et ce grâce à une sélection d'environ 150 affiches provenant des Archives de la Ville de Bruxelles. Ces dernières possèdent dans leurs fonds des trésors inédits et inestimables qu'il est bien tentant de révéler.

L'engouement pour l'affiche à l'époque est immense. Certains, comme le Bruxellois Ernest de Try, les collectionnent. Ce dernier en cèdera plus de 300 à la Ville de Bruxelles en 1934. L'équipe des Musées s'est emparée de cette collection, dans une collaboration exemplaire entre les services, pour en montrer pour la première fois une partie au public. La sélection s'est portée essentiellement sur des affiches racontant le Bruxelles de cette époque, celui des Grands Boulevards où l'on flâne, celui des cirques et des théâtres, mais aussi celui des artisans, des commerçants et des manufactures qui émaillent la ville en pleine mutation. L'engouement pour l'affiche est à l'époque immense. On y voit l'émergence du Bruxelles que nous connaissons, teintée des courbes de l'Art nouveau ou du japonisme alors en vogue. On y sent la naissance de la société de consommation, avec ses envies de luxe et de produits nouveaux. Déjà, c'est la femme qui est le support de la plupart de ces réclames. Mais avec quelle inventivité ! Dans cet art éphémère qu'est l'affiche, les artistes donnent libre cours à des compositions nouvelles, à des aplats de couleurs novateurs, à des narrations cocasses qui firent les délices des promeneurs dans une ville encore largement dominée par le rythme lent de la marche.

Cette exposition est à voir en parallèle à celle qui se tient jusqu'en juin aux anciens établissements Vanderborght, intitulée « REVLTL ! ». Dans cette dernière,

les commissaires ont notamment demandé à des artistes contemporains de créer des affiches portant leurs révoltes et leurs contestations dans le cadre de « 2018 ! Année de la Contestation ». Situées à quelques centaines de mètres de distances, les deux expositions offrent deux visions sur un média commun. Une série d'affiches exposées en espace public dans les Galeries royales feront le trait d'union entre les deux. Rien de tel que des affiches pour dire la ville, celle d'hier et celle d'aujourd'hui.

*Karine Lalieux,
Echevine de la Culture de la Ville de Bruxelles*

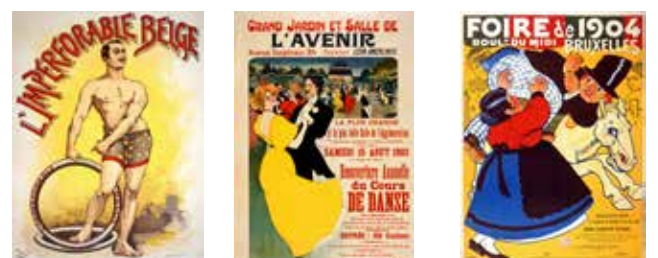
Affiches Belle Époque

Une collection inédite

De 1885 à 1914, Bruxelles vit l'une des périodes les plus fastes de son histoire, que cela soit dans le domaine économique, social, politique, technologique, urbanistique mais surtout culturel. L'émergence de cercles artistiques et de l'Art nouveau confère à la capitale belge une place primordiale sur l'échiquier européen de la création.

L'affiche illustrée, qui apparaît dans toute sa fantaisie à Paris dans les années 1870-1880, trouve à Bruxelles un engouement immédiat. Des artistes, célèbres ou méconnus, s'essayaient avec bonheur à l'art de l'affiche, séduits par ce média éphémère, techniquement exigeant mais tellement exaltant car susceptible de colorer la ville et ses faubourgs. Porteuses de messages publicitaires, elles annoncent la société de consommation. Une multitude de produits y sont vantés, depuis le téléphone jusqu'au vélo, en passant par les voitures, les biscuits, le chocolat, le café, le tabac ou l'alcool, sans oublier les cirques et autres théâtres. Les artistes jettent leur dévolu sur l'image de la femme bourgeoise et libérée à la fois, qui apparaît comme le fer de lance de cette envie de luxe et de modernité.

Rythmé par des expositions universelles, le temps est à l'émulation et à la surenchère, de la part des artistes mais aussi des imprimeurs bruxellois. Ceux-ci se familiarisent avec la technique de la lithographie en couleurs et n'ont rapidement, techniquement parlant, plus rien à envier à leurs homologues parisiens.



Une bande-son originale composée de morceaux de la Belle Époque accompagne le parcours de l'exposition. Celle-ci a été créée par Marc Danval.

Ernest De Try, un homme, une collection

A la Belle Époque, l'engouement est immense pour les affiches, créant un phénomène d' « affichomanie » et les amateurs, comme Ernest de Try, constituent de véritables collections. Ce dernier cède en 1934 aux Archives de la Ville de Bruxelles plus de 300 affiches. Sans que l'on connaisse les motivations de l'homme à rassembler cette collection, celle-ci se caractérise par son exceptionnelle attention à la vie quotidienne et se focalise surtout sur Bruxelles.

Ernest de Try naît à Bruxelles en 1881 et y décède en 1960. Dès 1906, il part pour l'Afrique, où il développe une multitude de projets comme investisseur, homme de confiance ou administrateur. Homme d'affaires, il est aussi un homme de presse, créant et dirigeant des journaux ou assurant les correspondances vers la presse européenne. Probablement ingénieur, il est parallèlement l'auteur de brevets d'invention et de perfectionnement dans le domaine de la construction en préfabriqué. 1929 sonne le glas de ses activités coloniales ; il se consacre surtout à la littérature et à la poésie, passion qui le tient depuis son jeune âge. Son important fonds d'Archives est conservé aux Archives générales du Royaume.



La collection de Try n'a jamais été montrée au public en tant que telle. Toutefois, pour des raisons de conservation, cette exposition présente surtout des fac-similés. Ceux-ci, non encadrés, évoquent l'extraordinaire foisonnement des affiches dans les rues d'alors. Une vingtaine d'originaux encadrés permettent cependant de jouir de la beauté et de la subtilité des encres lithographiques utilisées à l'époque.

L'exposition

C'était au temps ou Bruxelles...

Comme bien d'autres grandes villes européennes, Bruxelles subit d'importantes transformations dans la seconde moitié du 19^e siècle. La forte croissance démographique nécessite la restructuration du centre ancien. La création ou le réaménagement d'axes routiers s'ouvrent sur la périphérie, facilitant l'urbanisation de certaines communes et l'industrialisation d'autres. Pour un temps encore, Bruxelles reste une ville à la campagne. Les anciennes guinguettes, tout comme les nouveaux complexes sportifs attirent une foule nombreuse. Avec l'enfouissement de la Senne dès 1867, les sombres et laborieux quartiers font place à quatre larges artères. Contrairement à la ville ancienne, la nouvelle offre des perspectives bien dégagées. Les immeubles, bâtis en hauteur et très ornés, leur confèrent une forte monumentalité. Sur le tronçon le plus élégant et le plus prestigieux, entre la place de la Bourse et la place Rogier, s'agglutine tout ce qui fait une ville moderne et qui manquait si cruellement à Bruxelles : les palaces, les cafés de standing, les salles de spectacle, les commerces de luxe et les immeubles à appartements. Cette ville entièrement métamorphosée, pensée par et pour les bourgeois, est le ferment de nouvelles pratiques sociales. Avec les boulevards qui font la part belle aux larges trottoirs, naît un nouvel art de vivre : la flânerie. Dans le dernier tiers du 19^e siècle, la promenade fait partie intégrante de l'univers urbain. Impensable dans le Bruxelles d'autrefois, aux trottoirs trop étroits et tout de guingois, cette ode à la liberté et au temps suspendu est un luxe auquel goûte volontiers le citadin.



Théo, Constant, Georges et les autres

L'affiche trouve en Belgique, juste après Paris, sa deuxième patrie d'élection. Nombreux sont les artistes belges à vouloir se frotter à ce média relativement nouveau qu'est la lithographie en couleurs. Ceux-ci sont issus d'horizons multiples, que ce soit de la peinture de la gravure ou de la décoration. S'adaptant à la vision à distance que les affiches nécessitent et aux servitudes de leur fabrication, chacun développe son style, puisant dans sa propre interprétation du japonisme, du symbolisme, du réalisme, des Nabis et de l'Art nouveau alors en plein essor. Travail de commande, le dessin de l'affiche lithographique est une aubaine pour les artistes car il leur permet de sortir des cénacles restreints que sont les galeries d'art et de se faire connaître par un large public.



Narration pour piétons

Les affiches Belle Époque s'inscrivent dans un contexte largement dominé par le rythme lent de la marche. L'art est dans la rue, sur les façades gorgées des fantaisies de l'éclectisme ou de l'Art nouveau, dans les monuments qui ponctuent les perspectives. Les affiches ont donc le temps de se faire voir. Chacune à sa manière est le lieu d'une narration, souvent complexe, d'une historiette à décoder par le flâneur.

Les affiches se fondent sur un imaginaire narratif et iconographique commun – la femme libérée et séductrice, le goût des stéréotypes, les produits de la modernité. Ces derniers ne sont pas montrés ; c'est ce qu'ils génèrent qui est étalé, à grand renfort d'humour. Ainsi, l'homme nargue le taureau en buvant du Bovril, une femme et une fillette coiffent au poteau un cycliste grâce à leur automobile, un chasseur oublie son lapin le temps heureux d'une pipe de tabac Obourg. Les métaphores vont parfois loin, comme la femme annonçant 1905 en sortant du chou pour la revue du Cirque royal ou le puits où vous condamnent les vérités étalées de la Gazette. Parfois aussi, des petites vignettes créent des narrations dans la principale.

Dessine-moi une lettre

Les créateurs d'affiches de la Belle Époque s'inscrivent en opposition avec les placards imprimés, figés par la grammaire limitée des typographies traditionnelles. Dans la continuité des lignes du dessin, ils optent pour des lettrages qui font partie intégrante des compositions. A main levée, les calligraphies participent du dessin lui-même, comme celles issues du son de la trompette des bougies *Bollinckx*. Le vent souffle dans les lettrages de *Speed Line*, et on sent les fourches capillaires dans ceux du régénérateur pour cheveux *Allen*. Ecritures et images fusionnent. Tailles et styles des lettres s'entrechoquent souvent, au détriment de la lisibilité même. Comme pour l'image, le plaisir vient lentement, en décodant.

Parfois, le texte est trop long ou tributaire de changements. On mélange alors les techniques : dans l'affiche lithographiée, un encart est alors réservé à des parties typographiées.



Cadrages et compositions

Les affiches de la Belle Époque transcendent les codes classiques de la peinture occidentale, en s'inspirant, notamment, des instantanées photographiques ou des estampes japonaises : plongée, contre-plongée, profondeur de champs biaisée, perspectives tronquées, proportions non respectées, multitude de scènes dans la scène, etc. Les mises en page, verticales ou horizontales, de même que les proportions parfois peu conventionnelles des formats renforcent cette fantaisie tout azimut.

Deux types de compositions sont courantes. La première consiste en une figure seule, en gros plan, qui se détache d'un fond coloré ou décoratif. Parfois, elle regarde le spectateur, parfois pas, l'entraînant alors dans la contemplation de son univers, comme dans l'extraordinaire *Starlight* d'Henri Meunier.

La seconde joue de figures en amorce – des femmes pour la plupart, vues de dos ou de $\frac{3}{4}$, qui entraînent le spectateur vers la scène principale au second plan. Encadrements, frises et encadrés sont souvent le lieu du lettrage et renforcent la profondeur des compositions.

Ailleurs

Loin de l'uniformisation mondialisée actuelle, le monde d'avant 14-18 est riche de traditions affirmées et de couleurs locales. Les affichistes versent, avec un plaisir non dissimulé, dans les stéréotypes et les accentuent jusqu'à la caricature, flirtant avec ce que nous considérons aujourd'hui comme du racisme ou de la stigmatisation. Avec pour norme l'univers urbain de la moyenne et haute bourgeoisie occidentale, les créateurs puisent dans les sources sans fonds de l'ailleurs pour conter leurs historiettes et ravir leur public citadin. Personne n'échappe aux clichés, qui s'étendent de paysanne flamande gironde à la gitane roumaine, en passant par l'Espagnole potelée, les Chinois à longue tresse, les placides Suissesses ou les sauvages Africains.



La lithographie en couleurs

Les affiches présentées dans l'exposition sont toutes des lithographies en couleurs. Ce type d'estampe, qui se développe tout au long du 19^e siècle, utilise un bloc de pierre calcaire à grain fin, aux dimensions souhaitées de l'affiche. Sur ce bloc, l'artiste dessine avec un corps gras, sorte de crayon traficoté. Il lave ensuite la pierre avec une eau acidulée et la passe sous un rouleau imprégné d'encre, encre qui ne tient que sur les parties grasses. L'imprimeur applique une feuille de papier sur la pierre pour obtenir la reproduction du dessin. Le tirage est quasi illimité, la pierre ne s'abimant que peu au cours du processus. Grâce à la lithographie, les artistes peuvent dessiner avec rapidité et spontanéité les motifs sur la pierre, en tenant toutefois à l'esprit que la composition finale sera inversée par rapport à celle crayonnée sur la pierre.

Pour la couleur, ça se corse ! La même feuille doit être imprimée plusieurs fois. L'artiste redessine donc, sur une pierre différente, le motif en fonction de sa couleur, et en tenant compte des superpositions, qui donneront des teintes mixtes. La difficulté est de repérer exactement le positionnement de la feuille sur les pierres successives, d'autant que la feuille humectée varie légèrement de dimensions. On commence ordinairement par les teintes les plus claires, pour terminer par la plus sombre. L'opération complète nécessite une grande expérience de la part de l'imprimeur et généralement la présence de l'artiste durant l'impression.

La femme, entre tradition et émancipation

A l'aube du 20^e siècle, l'idéal de la femme au foyer est incontesté dans les milieux bourgeois. Elle se doit d'être une bonne épouse, une bonne mère et une bonne maîtresse de maison.

Même si la vie bourgeoise ne se conçoit pas sans servante, l'oisiveté de la femme n'est pas de mise. Ménage, entretien du linge, menus, emplettes ménagères, tenues des comptes sont autant d'activités qu'elle organise et surveille, en matinée. Les après-midis se partagent entre les visites de courtoisie, les œuvres charitables, les achats en ville et plus rarement, la pratique d'un sport. Autant de prétextes pour se montrer, un plaisir que la bourgeoise ne se refuse pas. La femme représente pour son mari le principal attribut de sa réussite, surtout s'il est un self made man, et ils sont nombreux à l'époque. Ses soirées se font alors mondaines. Les réceptions, les fêtes, les bals, les sorties au théâtre ou au restaurant, l'entraînent dans un tourbillon sans fin.

A la fin du 19^e siècle naît un nouveau genre de femme, ce sont les institutrices, les régentes, les assistantes sociales, les infirmières, les employées des postes, du téléphone ainsi que des femmes universitaires qui ont accédé à de nouveaux métiers. Cette conquête est rendue possible par le développement de l'instruction féminine et notamment l'ouverture d'écoles secondaires pour filles, initiée à Bruxelles par Isabelle Gatti de Gamond en 1867.

Ayant un travail reconnu et salarié, elles participent, dans une mesure moindre que la classe aisée, à la montée de l'hédonisme et du consumérisme.

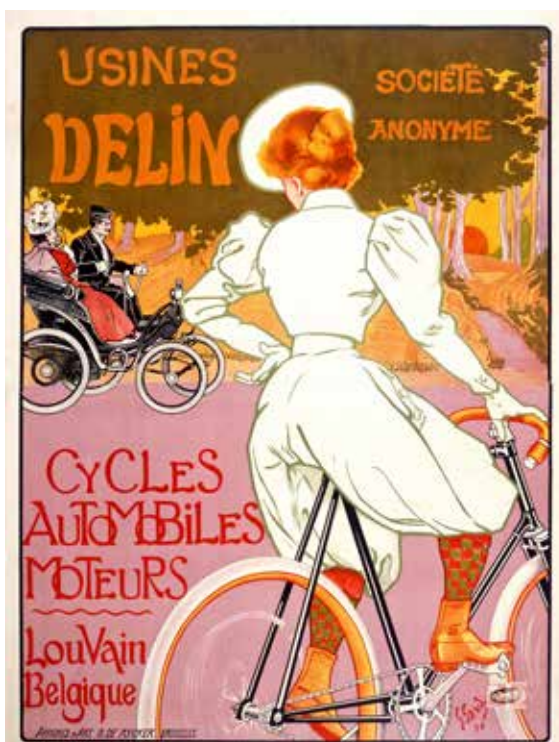


Libre de son destin mais prisonnière de son conformisme

La bourgeoise est et reste pudibonde. Malgré la pratique du sport, la fréquentation de l'autre sexe dans le monde du travail et la vogue de la valse où les deux corps s'enlacent, apparaît une relative promiscuité des corps qui ne change en rien son comportement. Affichant une attitude pudique, la femme tient son corps secret. Elle se revêt de tenues qui, léchant les bottines, remontent jusqu'au menton. Rien ne doit rester nu et moins encore de nuit.

Cependant, la bourgeoise aimerait tant ressembler à ces femmes qui dévoilent leurs charmes. A ces prétendues actrices de théâtre de boulevard dont on lorgne davantage la gorge opulente, la taille de guêpe et les jambes fines qu'on admire la voix et le jeu de scène. Dans ces spectacles dont le point de gravité est le boulevard Jacquain, l'érotisme se fait de plus en plus ostensible au fil des années. Il crée un climat trouble, idéal à la séduction et au racolage.

Si l'adultère féminin est condamné, les hommes fréquentent ouvertement les cocottes et les maisons closes, sans que cela ne soit considéré comme un adultère. Le monde des plaisirs tarifés comprend également des jeunes filles, des demoiselles de magasin, modistes, blanchisseuses, qui acceptent de se faire entretenir contre quelques services rendus. On dit d'elles qu'« elles ont un Monsieur ».



La femme et l'affiche

Les années 1900 sont un véritable feu d'artifice où les produits nouveaux fusent de toutes parts et font basculer le siècle dans la modernité. Chacun est promu par la publicité dont le but est d'inciter la clientèle potentielle à se le procurer en faisant naître chez elle une sensation de besoin.

La publicité cible la femme puisque c'est elle qui tient les cordons de la bourse. Son image en devient la figure prédominante. Quelle soit mère, maîtresse de maison, sportive ou dame d'œuvres, elle est peinte sous les traits d'une personne jeune, belle, élégante, le plus souvent joyeuse et séductrice.

L'envie de ressembler à cette ambassadrice de charme fait naître chez les consommatrices un besoin dont peut émerger l'achat. Grâce à cette subtile technique de persuasion et aussi à ses couleurs vives qui captent l'attention, l'affiche connaît dès son entrée en scène un succès immédiat.

La femme de la publicité

Le personnage féminin qui se retrouve dans les affiches est un instrument de marketing qui répond en tout point aux canons de beauté de l'époque.

La silhouette en S, qui rappelle quelque peu l'art nouveau, est rendue possible par le port du corset. Il affine taille, projette la poitrine en avant et accentue la chute des reins. En plus de son teint pâle, sa chevelure rousse, incarnation d'une certaine fascination érotique, est élevée pour mettre en valeur les épaules et le cou.

Cette femme moderne a les « moyens ». Elle porte des vêtements de qualité, s'adonne au sport, va voir des spectacles et des manifestations sportives, fréquente les grands magasins et achète les produits nouveaux. Une réalité toutefois fort éloignée de la réalité sociale. En outre, certaines affiches donnent à voir l'image de femmes présentant un profond écart avec la norme. C'est le cas de la femme qui offre à boire à un homme glabre qui fixe le spectateur dans *La Suprema* ou celle portant un smoking et fumant pour *Champagne Forestier*.

Peut-on dire pour autant que l'affiche participe à l'évolution des mœurs ? Ou serait-ce une manière de faire croire aux femmes qu'elles ont la possibilité de se libérer des carcans sociaux ?



Autour de l'exposition

Pour les kids

Couleurs, dessins, techniques, un parcours ludique est spécialement dédié aux enfants de 7 à 12 ans, dans l'exposition même. L'occasion de découvrir les affiches en famille ou avec l'école.

Atelier Kitchen Litho

*26 et 27 mai 2018 à 10h et 14h30 (durée 3h)
Atelier grand public pour expérimenter la technique de la lithographie.*

TARIF : € 12

*Réservation obligatoire : service.educatif@brucity.be
Atelier en français, fiche technique trilingue (fr-nl-en).*

Visites guidées de l'exposition

*Réservation : sur le site www.museedelavilledebruxelles.brussels
ou service.educatif@brucity.be
€ 75,00 (semaine) / € 90,00 (weekend)
+ € 6,00/ personne (entrée)*

Le Musée de la Ville de Bruxelles Maison du Roi

*Le Musée de la Ville de Bruxelles est situé au cœur historique de la Ville, sur la Grand-Place, le lieu le plus célèbre de la capitale. Chef-d'œuvre du néogothique, le bâtiment est appelé *Maison du Roi* en français et *Broodhuis* en néerlandais. Cette double dénomination s'explique par l'histoire même du bâtiment : *Broodhuis* fait référence à sa première affectation, une halle au pain du 13^e siècle, tandis que *Maison du Roi* renvoie aux titres de son propriétaire, le duc de Brabant. Au 16^e siècle, ce dernier n'est autre que Charles Quint, « roi » des Espagnes. La *Maison du Roi* est classée en 1936 (l'un des premiers classement en Belgique) et est inscrit avec l'ensemble de la Grand-Place au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 2000.*

*Aujourd'hui, le musée conserve plus de 7000 pièces. Des peintures comme le *Cortège des Noces* de Jan Breughel l'Ancien ou le *Bombardement de 1695* racontent la petite et la grande Histoire de notre ville. Elles côtoient des tapisseries bruxelloises célèbres dans le monde entier dont *Le martyr de saint Paul* et son exceptionnel carton. Une maquette évoque le 13^e siècle tandis que des plans et des cartes figurent l'urbanisation de la ville. Des sculptures en bois ou en pierre provenant d'édifices bruxellois s'alignent non loin des faïences en forme d'asperges et de choux, sans oublier le symbole incontournable des Bruxellois, la statue originale de *Manneken-Pis*. Sa précieuse *GardeRobe* est à découvrir Rue du Chêne 19, à deux pas de la fontaine.*



Le déploiement des Musées de la Ville de Bruxelles

Les Musées de la Ville de Bruxelles sont engagés dans un processus de déploiement de leurs riches collections. La première étape a été la réouverture du Musée des Égouts en novembre 2015 suivie, le 4 février 2017 par l'inauguration de la GardeRobe MannekenPis et de la nouvelle salle Manneken-Pis à la Maison du Roi. Ce déploiement vise à rendre plus accessible et plus tangible l'histoire de Bruxelles aux Bruxellois et à tous les visiteurs. Le Musée Mode et Dentelle s'inscrit également dans cet ambitieux projet avec son changement de nom, son nouvel espace dentelle ainsi qu'avec sa nouvelle politique d'acquisition de pièces bruxelloises et belges contemporaines. À l'horizon 2019, c'est la Maison Patricienne, musée des arts décoratif et de l'art de vivre, qui ouvrira ses portes au public. Avec la Maison du Roi, le Musée des Égouts, le site archéologique Bruxella 1238, la GardeRobeMannekenPis et le Musée Mode & Dentelle, les Musées de la Ville de Bruxelles forment un pôle muséal en pleine expansion dans le bas du centre-ville, avec l'histoire de Bruxelles en fil rouge.



GardeRobe MannekenPis | rue du Chêne 19 Eikstraat
| Bruxelles 1000 Brussel(s)
| www.mannekenpis.brussels



L'exposition en pratique

Exposition

09.05.18 > 03.09.18

Adresse

Musée de la Ville de Bruxelles - Maison du Roi

Grand-Place - 1000 Bruxelles

T+ 32 (0)2 279 43 50

www.museedelavilledebruxelles.brussels

Horaire

Du mardi au dimanche de 10h à 17h. Fermé le lundi

Tarifs

Adulte : € 8,00

+65, groupe : € 6,00

Etudiant, demandeur d'emploi, bénéficiaire de l'intervention
majorée ou du revenu d'intégration sociale : € 4,00

Article 27: € 1,25

Gratuit : - 18 ans et habitants et personnel de la Ville de Bruxelles,
enseignants et presse (sur présentation d'un document officiel)

Premier dimanche du mois

Illustrations

Nous vous rappelons que l'usage des illustrations est exclusivement réservé à la promotion de l'exposition *Affiches Belle Époque* qui se tient au Musée de la Ville de Bruxelles - Maison du Roi du 09.05.2018 au 03.09.2018 et que leur provenance doit obligatoirement être mentionnée par le copyright indiqué dans la légende de la photo.

L'équipe

Directrice du département Culture, Jeunesse, Loisirs et Sport

Anne Vandembulcke

Directeur Culture-Archives-Musées

Denis Laurent

Équipe de l'exposition

Isabelle Douillet-de Pange, Sylvie Jacobs et Antigone Aristidou.

Avec l'aimable collaboration de Marc Danval et Thérèse Symons.

Contact presse

Vinciane Godfrind

T. + 32 2 279 43 64

vinciane.godfrind@brucity.be